

EXTRAITS DU

Journal
DE JULES RENARD

En anticipant un peu le 100e anniversaire de la mort Jules Renard, voici quelques extraits «nivernais» de son journal (pour la plupart écrits lors de ses séjours dans la Nièvre, à Chaumot, quelques-uns le furent à Paris). Jules Renard est né en 1864, avec la première voiture à essence. Le *Journal* a été commencé en 1887, en même temps que la Tour Eiffel, et s'est terminé le 6 avril 1910 alors que Freud publiait ses *Cinq leçons sur la psychanalyse* et Louis Pergaud achevait *De Goupil à Margot* qui lui vaudra le Prix Goncourt. Jules Renard est mort le 22 mai 1910 : il n'avait que 46 ans.

Les citations sont, in extenso, celles de l'édition présentée et annotée par Henry Bouillies, professeur à la Sorbonne, et publiée par Robert Laffont en 1990. Chacune est datée. Relevées parmi quelques mille pages, leur choix, aléatoire ou pervers, relève de notre bon plaisir, celui que nous avons pris à les savourer. Espérons que ce plaisir sera partagé.

66

Je lis des pages de ce Journal : c'est tout de même ce que j'aurai fait de mieux et de plus utile dans ma vie.
14.11.1900

Toute cette bonté me tue. Si je m'interdis d'être un peu méchant, à quoi suis-je bon ? **16.09.1904**

Un village comme Chaumot ou Chitry, c'est la meilleure preuve que l'univers n'a pas de sens.
01.04.1904

Le cordier de Corbigny, quand il est occupé à boire, ne se dérange pas pour vendre 6,50 m de corde.
06.08.1904

Les gens de Clamecy ont une assez bonne santé, avec un peu de moisi dessus. A Bourges,- Stendhal se

crut étouffé par le sentiment de la petite bourgeoisie : il n'est pas venu à Clamecy ! **18.04.1904**

Oh! la niaiserie des femmes distinguées de province ! Leur bavardage continu, appliqué et prétentieux ! Chaque phrase est un cliché, et c'est dit doucement, du bout des lèvres, de l'air résigné d'une femme qui sait le fond des choses. Déprimantes et asphyxiantes, elles sont les femmes supérieures pour les petits curés de campagne, les maîtresses d'école, les commerçants de village. **08.08.1899**

- Mon mari ? Il est mort.
- Oh! pardon, dis-je.
- Oh! ce n'est pas votre faute.
01.05. 1895

Les jeunes filles de Chaumot veulent toutes aller à Paris. Celles qui n'osent pas dire «à Paris» disent : «en grande ville». Elles veulent gagner de l'argent pour se marier. Comme elles ne savent rien faire, elles ajoutent qu'elles feraient n'importe quoi, que ça leur est égal. Elles ont un corsage plissé et une petite broche, les cheveux au vent, les pieds dans des savates, des mains propres et des ongles sales, des yeux frais, du rose aux joues, mais des dents inquiétantes.
25.06.1899

C'est commode, un enterrement. On peut avoir l'air maussade avec les gens : ils prennent cela pour de la tristesse. **25.09.1899**

Mon village est le centre du monde
car le centre du monde est partout.
23.07.1898

Distribution des prix à Chaumot.
En plein jour, ils hésitent à accepter
le verre de sirop de groseille qu'on
leur tend. Vienne un peu de nuit,
ils prendront le vin dans la cave.
Ceux qui ne résistent pas à la
misère de l'enfance ont l'air
d'idiots, ceux qui s'en tirent, de
sauvages. **15.08.1898**

Le curé ne lève les yeux de son bré-
viaire que sur ceux dont il attend le
salut : c'est commode.
11.07.1898

Je regarde Fantec (son fils Jean-
François). Il a près de dix ans. Il
en aura quinze que je n'en aurai
pas quarante, et il n'y a presque
rien de commun entre nous. Et je
ne tiens ni à ce qu'il lise mes livres
ni à ce qu'il m'admire. Je ne peux
lui être utile que d'une façon indi-
recte, c'est à dire qu'il faudra que
je gagne beaucoup d'argent pour
qu'il fasse ses études, puis l'homme
qu'il voudra.

Je ne me sens que deux ou trois
devoirs envers lui, et qui sont en
contradiction avec ma nature déve-
loppée. Il faut que je sois un hon-
nête papa dont le nom, du point de
vue social, ne soit pas une étiquette
ridicule, et qu'au besoin je fasse de
mauvaises pièces de théâtre qui me
permettent de l'élever. Le reste ne le
regarde pas. Et il peut rire des
petites trouvailles de l'auteur des
Histoires naturelles ; et il ne m'in-
téresse, comme le reste de l'univers,
que pour ce que j'en pourrai tirer
de littérature.
J'ai peut-être aussi le devoir, qui
m'est plus facile, de rendre sa mère

heureuse afin qu'il soit heureux par
elle. Ainsi n'avons-nous que des
rapports indirects. Cela m'étonne et
me désole un peu au moment où
j'écris ces lignes, mais sans doute
n'y penserai-je plus ce soir.
27.04.1898

Nous, nous sommes à peu près
garés. Je plains les jeunes qui vien-
nent. **28.02.1898**

Quand elle va au cimetière, elle
arrache un brin de mauvaise herbe
sur la tombe de chaque mort
qu'elle a connu. Elle les a tous
connus. **01.10.1898**

Que de choses une jolie femme peut
ôter de son visage ! Elle en ôte tout
le théâtre. **28.02.1898**

Il y a des moments où l'on en veut
à mort à toutes les jeunes filles
qu'on rencontre parce qu'elles ne
vous jettent pas leur cœur et
20 000 livres de rente.
30.10.1887

L'homme marié est au garçon ce
qu'est un volume relié à un volume
broché. **08.04.1889**

Que de gens ont voulu se suicider
et se sont contentés de déchirer leur
photographie **29.12.1888**

Famille. La recevoir du bout des
lèvres, du bout des doigts et, enfin,
du bout du pied. **3.09.1905**

C'est effrayant comme on a de la
peine, quand on est en bonne
santé, de s'intéresser au mal des
autres. **16.02.1910**

Il y a des malheureux à Chitry
mais pas un mendiant. Il est inter-
dit aux mendiants de quitter leur
commune. **25.10.1895**

Je demande :

- Qui est-ce qui préside le banquet
de Corbigny ?

- Oh, tout le monde.

14.07.1896

A Corbigny, il n'y a qu'un rentier,
et il est socialiste. **01.10.1898**

Il faut que le socialisme descende
du cerveau jusqu'au cœur.

18.08.1905

Voyage à Château-Chinon. Le
vieux beau, monocle à l'œil, dit :
- Dans ce beau pays du Morvan,
les arbres prennent la forme que
Dieu leur a donnée. **15.08.1898**

Ici, il n'y a guère que les portes de
grange qui gardent quelque temps
leurs opinions politiques. Electeurs
et candidats les ont vite oubliées.
18.08.1905

Tu as rejeté les pierres de ton jardin
dans le jardin des autres, et, pour
y ajouter, tu as démoli un peu de
ton mur. **26.05.1896**

Et si je disais qu'ils sont de la
Nièvre, en seraient-ils plus de la
Nièvre ? Ce sont des hommes de la
campagne, de la nature.
03.08.1899

Les hommes de la nature, comme
on les appelle, ne parlent guère de
la nature. **23.01.1889**

Si l'homme avait le pouvoir de
compléter la nature, au serpent, il
ajouterait des épines. **28.07.1899**

Le paysan est peut-être la seule
espèce d'homme qui n'aime pas la
campagne et ne la regarde jamais.
01.10.1905

Pour décrire un paysan, il ne faut pas se servir de mots qu'il ne comprend pas. **11.02.1899**

Il faut que le paysan soit deux fois sûr d'une vérité pour parier pour elle. **17.01.1889**

Rentré chez lui, le paysan n'a guère plus de mouvement que l'aï et le tardigrade. Il aime les ténèbres, non seulement par économie, mais encore par goût. Ses yeux brûlés de soleil se reposent. Dans un cercle d'ombre le poêle donne son ronflement par sa petite porte ouverte comme une bouche rouge. **16.01.1889**

Balzac a trop de génie : il en donne à ses paysans. **10.06.1890**

On peut donner le ton des paysans sans faute d'orthographe. **28.10.1891**

Ce qui n'a pas été fait, c'est un livre moderniste sur la campagne. La campagne se prête à toutes les divagations du rêve. On questionne bien tranquillement le ruisseau, l'arbre, les grandes luzernes : ils ne répondent pas et ce qui dégoûte des hommes, c'est qu'ils veulent toujours répondre aux questions qu'on leur pose. **18.09.1889**

Notre amour de la campagne : un feu de paille rural. **11.05.1894**

Je vois avec stupeur que je ne suis pas fait pour la campagne. Je ne suis fait que pour écouter et regarder vivre la terre. **14.7. 1896**

J'aime tant mon village que je n'aime pas voir les autres s'y installer. **8.08.1898**

Il faut avoir l'œil sur le paysan. Il renifle encore avec plaisir l'odeur du noble, du puissant et du riche. **18.05.1904**

Quand on cause avec un paysan, on s'aperçoit qu'on ne sait rien ou que c'est comme si on ne savait rien car on ne peut rien lui apprendre. **30.05.1904**

Qu'importe que le paysan ne paie plus d'impôts s'il reste imbécile ! **30.08.1904**

Les paysans, un peu de terre agitée. **09.1896**

Conseil municipal. Séance orageuse.

... A propos de l'école, Gâteau dit - et ça tombe de sa bouche comme une bouse de vache, comme si c'était son âme :

- Moi, je n'ai pas besoin d'école : je n'ai pas d'enfants.

... On parle hygiène. Page, qui a une tête comme une motte de petits vers rouges, dit :

- Jamais le fumier n'a fait de mal à personne. Les fosses d'aisance, je ne dis pas. Et puis, il n'y a pas de maladies. Il n'y a pas de fièvre typhoïde. Les bêtes boivent dans des mares noires comme le purin :

ça ne leur fait pas de mal.

Pourquoi donc que ça nous en ferait ? Ce n'est pas le fumier, c'est les engrais qui empoisonnent le monde. ... Alors, on se prend la tête dans les mains, et, si elle n'était pas aussi solide, on la jetterait dans ce jeu de quilles humain et cocasse qui s'appelle conseil municipal. **11 et 12.09.1904**

Bientôt, le cheval sera sur la terre quelque chose d'aussi étrange que la girafe. **06.05.1899**

Voici un pré que le Père Perrin a gagné aux cartes au vieux père Chat. Lui-même a perdu, un dimanche, son cheval et sa voiture mais il les a regagnés le dimanche suivant. **25.09.1899**

Mont Sabot (Nièvre). Une butte à pic. De quoi mettre une chapelle, quelques arbres et quelques tombes. **06.07.1898**

Chitry-Mont Sabot avec ses toitures de paille et ses beaux noyers. Il n'en a pas l'air, dit le voiturier, mais c'est un pays riche. Une jeune fille apporte en dot un noyer.

... On y enterre encore. L'église, couverte en pierres plates, est fermée. Vieilles tombes dont les plus vieilles sont les mieux ouvragées.

Vue magnifique : Montenoison, le château de Vauban, l'immense grange de Vézelay, Lormes. Les morts n'ont qu'à se lever sur un coude pour voir tout ça.

Un pays clair, facile à comprendre : une butte, un vallon, une butte, un vallon. D'une pente à l'autre, les paysans se voient travailler. C'est la première église que j'ai envie de voir : elle est fermée.

21.08.1906

Jamais personne ne m'empêchera d'être ému quand je regarde un champ, quand je marche jusqu'aux genoux dans une avoine qui se redresse derrière moi. Quelle pensée est aussi fine que ce brin d'herbe ?

11.07.1898

Saules. Des troncs d'arbres sans branches sortent de terre comme des poings. **05. 1898**

Un vieil arbre fait autant de terre que de bois. **01.10.1898**

Après avoir lu une leçon du professeur Carl Voigt sur l'utilité de la taupe, j'en ai tué une d'un coup de carabine... Je l'ai tuée. Pourquoi ? Pourquoi ? **08.1896**

L'âme d'un chasseur est une car-nassière de ridicules et de sottises. Quelquefois le chasseur dit : «Pauvres bêtes !». C'est quand il a tué tout son saoul.

Le chasseur tue toujours par adresse. De ses explications il résulte que c'est aussi par adresse qu'il manque. **01.10.1898**

Tout à l'heure des cigognes pas-saient en criant. Ces cigognes sont des grues. On les entendait de loin. Un long ruban envolé très haut, flottant, ondulé, en demi-cercle, irrégulier, comme agité par une main. Ça et là, une brisure vite bouchée, ou des points noirs de cigognes trop pressées. Oh ! s'il en tombait une! **11.10.1904**

Les paysans et la nature. Toutes ces misères physiques et morales sous ce ciel ! Et la terre est couverte de villages ! **11.10.1904**

Saint-Honoré, morne village d'eaux. Le déjeuner aux mouches, servi par un vague Laurent Tailhade (journaliste et pamphlé-taire contemporain de J.R.).

- Comment, vous n'avez pas d'eau minérale ?

- Nous avons donné la dernière bouteille hier. Nous en attendons une caisse.

- Allez en prendre chez le pharma-cien.

- C'est bien loin, disent-ils.

Le veau d'hier avec sauce d'au-jourd'hui, les pommes rissolées, c'est-à-dire pas cuites. Les bouchées à la reine ! Pour quoi faire ? Et le breuvage tiède ! Et l'omelette à la

farine ! Et le vieux qui, au dessert, la goutte au nez, vient tendre la main.

Changement de ton dès qu'on avoue qu'on ne restera qu'une journée. **15.08.1906**

Il faut être dans la vie comme le trappeur dans une forêt.

7.12.1899

Voyage à Château-Chinon... Une auberge où il y a un "apport" de mouches.

Le guide. Il était assis sur le bord du fossé. Il se leva à notre approche et s'éloigna, les mains derrière le dos. Je le rejoignis en courant et lui dis :

- Pouvez-vous nous indiquer le che-min du Signal?

- Oh! oui, monsieur, je vais vous le montrer.

- Merci, monsieur.

- Suivez-moi par ce sentier, dit-il.

- Oh! monsieur, ne vous donnez pas la peine.

- Oh! j'ai bien le temps.

- Je suis désolé, dis-je, de vous déranger.

- C'est mon chemin.

Et il explique. Ici, la route d'Autun, là, Arleuf, la plus forte commune du département, les Settons derrière cette montagne, là-bas, le mont Beuvray. Des petits gars riaient et lui disaient : "Tu paieras la goutte". Je compris enfin que c'était un vrai guide et n'eus pas honte de lui offrir vingt sous qu'il accepta avec l'indifférence d'un qui a vieilli sous le harnois. Il ne nous reconduisit pas à la dévalée car il apercevait, à l'endroit où nous l'avions rencontré, des personnes indécises ; et il redescendit leur faire le coup du paysan qui se trouve là par hasard. Sous le petit pont, il y a une cascade. Il y a juste de la place pour une personne :

tout Château-Chinon vient s'y baigner.

Je demande au "Lion d'Or"

- A quelle heure déjeune-t-on?,

- A onze heure.

- Bien. Je vais faire un petit tour en ville.

J'ai déjeuné dans un autre hôtel et je n'ai plus osé passer devant le "Lion d'Or". Peut-être qu'on attend toujours... Des petits Parisiens en nourrice, tout nus sur les seuils. Aux fenêtres, têtes qui nous font baisser les yeux.

15.8.1898

Je sais nager juste assez pour me retenir de sauver les autres.

20.07.1898

Patrie. Personne ne change de pays pour la beauté d'un paysage.

18.08.1905

Je sens que je deviens de plus en plus artiste et de moins en moins intelligent. **28.10.1896**

Ma phrase de demain : le sujet, le verbe et l'attribut. **12.09.1890**

Elever la boulangerie à la hauteur d'une institution nationale : pain gratuit et obligatoire.

21.10.1887

Si mes livres ennuient autant les peintres que leurs peintures m'em-bêtent, je leur pardonne. Quand je suis devant un tableau, il parle mieux que moi. **08.01.1908**

Il n'y a encore que les artistes qui puissent apprécier un repas de mets chauds, sain et bien cuit, du linge blanc, des couteaux qui coupent, un bon feu de bois et une lampe qui éclaire. **23.12.1898**

Le Nivernais est un être plat, sans esprit pratique et le moins littéraire qui soit. Des peintres au mètre, oui, des sculpteurs pour bustes sur bornes mais pas un artiste.

11.11.1904

George Sand : la vache bretonne de la littérature. **23.02.1891**

L'humoriste a les yeux grands ouverts. Il ne comprend rien à la vie et se passionne à la regarder. Le reste est en carton. **2.01.1900**

Si tu as plusieurs cordes à ton arc, elles s'embrouillent et tu ne pourras plus viser. **8.12.1896**

La musique : pêche à la ligne près du pont de Marigny. D'une fenêtre ouverte dans un cadre de branches m'arrivait une mélodie neuve et j'étais vivement ému quand, en même temps, mon bouchon se mettait à danser sur l'eau.

25.07.1889

Il y a les conteurs et les écrivains. On conte ce qu'on veut; on n'écrit pas ce qu'on veut : on n'écrit que soi-même. **01.05.1899**

... Il dit : "Qu'avons-nous besoin du veilleur ? Nos gosiers sauront bien montrer la mesure de nos jambes !" **7.01.1899**

La philosophie, c'est du tir au jugé : on ne voit jamais où passe Dieu ni si on l'attrape. **10.10.1905**

- J'avais, dit Guitry (Lucien, père de Sacha), un adjudant qui, un jour, nous a donné comme point de direction : "le milieu du brouillard". **7.04.1902**

On se tait pour de grandes raisons ; on n'agit que pour de petites.

01.08.1898

Après la condamnation d'Emile Zola, lors de l'affaire Dreyfus :

... je déclare :

Que je n'ai pas de respect pour nos chefs d'armée qu'une longue paix a rendus fiers d'être soldats.

Que j'ai assisté trois fois à des grandes manœuvres et que tout m'y a paru désordre, puffisme, inintelligence et enfantillage. Des trois officiers qui ont fait de moi un caporal ahuri, le capitaine était un médiocre ambitieux, le lieutenant, un petit bout d'homme à femmes, le sous-lieutenant, un jeune homme convenable qui a dû démissionner.

Je déclare que je me sens un goût subit et passionné pour les barricades et je voudrais être ours afin de manier aisément les pavés les plus gros, que, puisque nos ministres s'en fichent, à partir de ce soir je tiens à la République, qui m'inspire un respect, une tendresse que je ne me connaissais pas. Je déclare que le mot Justice est le plus beau de la langue des hommes et qu'il faut pleurer si les hommes ne le comprennent plus.

... Parce qu'ils ne sont pas Juifs, ils se croient beaux, intelligents et honnêtes. **23.02.1898**

Qui n'a point la maladie du scrupule ne doit même pas songer à être honnête. **15.03.1910**

C'est là une des dernières notes du Journal. Jules Renard mourra deux mois plus tard, le 22 mai 1910. Méconnaissant la valeur de cette oeuvre, craignant certaines lignes évoquant des différends familiaux, des personnalités contemporaines ou des faits intimes ou conjugaux, sa femme a brûlé une grande partie du journal, le reste a été l'objet de coupures et plus ou moins censuré.

J.R. avait écrit le 30 décembre 1896 : « Il a brûlé ses manuscrits mais on adore ce qu'on a brûlé »...